

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Pierre AULAIR

La voie du succès (Conte de fées, qui n'est pas  
seulement pour les Principistes)

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1923, tome 22, p. 159-163

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

## La voie du succès

Conte de fées, qui n'est pas seulement pour les Principistes.

Il était une fois un riche orfèvre, Eloi, et sa femme Irène, qui étaient si fâchés de n'avoir point d'enfants, si fâchés qu'on ne saurait dire. Ils allèrent à toutes les eaux du monde : voeux, pèlerinages, dévotions, tout fut mis en œuvre. Enfin pourtant un fils leur naquit, qu'ils nommèrent Nénesse. On fit un beau baptême, auquel on invita, selon la coutume encore générale à cette époque — c'était une vingtaine d'années avant la grande guerre — toutes les fées du voisinage.

Or, comme on en arrivait au dessert, et que les fées, un peu échauffées par les vapeurs de la Malvoisie et du vieil Amigne d'Eloi, jacassaient joliment à leur table, on vit entrer une vieille fée qu'on n'avait point priée, parce que depuis la guerre de Septante personne n'avait plus osé parler d'elle, et qu'on la croyait défunte. Eloi s'empres-  
sa, mais dans son trouble, il la fit asseoir sur le tabouret du piano et, sans remarquer qu'il avait incongrûment agité son flacon de Malvoisie, il lui en versa tout le dépôt dans son verre. La vieille crut qu'on la méprisait, et grommela quelques menaces entre ses dents (ce qui est une façon de dire, puisqu'il ne lui en restait plus). Une des jeunes fées, qui se trouva auprès d'elle, l'entendit et, jugeant qu'elle pourrait donner quelques fâcheux dons au nouveau-né, alla, dès qu'on fut sorti de table, se cacher derrière un radiateur, afin de parler la dernière et de réparer, autant que possible, le mal que la vieille aurait fait.

Cependant les fées commencèrent à faire leurs dons au petit Nénesse. La plus jeune lui donna comme don qu'il serait beau comme un dieu ; celle d'après, qu'il serait intelligent comme un ange ; la troisième, qu'il aurait de l'esprit comme un diable ; et ainsi de suite des autres

Le rang de la vieille fée étant venu, elle dit en branlant la tête que, puisqu'on s'était moqué d'elle, et en vertu de son droit d'aînesse imprescriptible dans sa compagnie, elle annulait tous les dons de ses collègues ; et, malgré les larmes d'Irène éplorée et les protestations d'Eloi, elle prédit, en touchant de sa baguette le front de Nénesse, qu'il serait laid autant qu'elle, et bête comme une soupière ; puis, touchant son côté gauche, qu'il aurait, en place de cœur, un morceau de marbre de St-Triphon. Et tandis qu'Irène s'évanouissait, au grand frémissement de l'assemblée, elle disparut.

Dans ce moment, la jeune fée sortit de derrière son radiateur et dit tout haut ces paroles : « Rassurez-vous, Eloi et Irène ; il est vrai que je n'ai pas assez de puissance pour refaire entièrement ce que mon ancienne a défait. Nénesse sera laid, bête et sans cœur. Mais — et elle tira de son sein sa baguette dont elle toucha le bras de l'enfant à l'endroit dénommé biceps — le temps fatal approche où la beauté, l'esprit et le cœur ne serviront plus de rien ; le succès et la gloire appartiendront à l'homme dont les poings seront assez solides pour casser les dents, sans raison, et enfoncer les côtes du plus grand nombre de ses semblables. Nénesse, bête comme ses pieds, accaparera la renommée des deux hémisphères, et deviendra le plus cossu d'entre les cossus ». Et appuyant plus fort de sa baguette sur l'emplacement du biceps gauche, ce qui fit crier le marmot, elle poursuivit : « Ces petits bras n'auront pas leurs pareils pour asséner les uppercuts et décrocher les mâchoires ; ces petits poings seront solides comme une roche marpésienne, et agiles comme un vol d'hirondelles ; Nénesse sera le dieu de la boxe et le soleil de son

temps, devant lequel les étoiles s'arrêteront et s'agenouilleront, et il épousera la plus brillante. »

Le marmot criait ainsi qu'une corne d'automobile. Et tandis qu'Irène s'essuyait les yeux et qu'Eloi, avec tous ses invités, faisaient une profonde révérence de remerciements, la fée Boxette — car c'était elle — disparut, et les autres fées aussi.

Nénesse grandissait en âge, mais non point en sagesse. Il se fortifiait et s'affermissait, mais n'embellissait point, au contraire. Il allait à l'école, mais les doctrines les plus rudimentaires ne pouvaient vaincre l'opacité de sa boîte crânienne. Il ne ressentait du reste aucune sorte de sentiment à l'égard des enfants qui l'entouraient, des maîtres qui s'efforçaient à le déboucher, ni de ses parents qui l'idolâtraient ; en revanche, il possédait le sens aigu de l'attaque et de la défense animale, et jouissait de l'estime admirative de ses camarades pour la façon péremptoire dont il les assomma à tort et à travers.

A dix ans, on le mit au collège, car son père qui ne les avait pas faites, s'était laissé dire que les humanités vous polissent un homme *ex opere operato*. Il redoubla toutes ses classes, sauf les trois dernières qu'il tripla, et ne put arriver au bachot. Ses succès furent éclatants sur le terrain, où l'on organisait pendant les récréations des matchs de rugby et de boxe, et deux professionnels qui y vinrent une fois en curieux, lui serrèrent la main solennellement après un round où il avait mis à mal un camarade, et lui garantirent l'avenir le plus glorieux. Cela compensait tous les échecs scolaires.

Quand il s'agit de lui trouver une carrière, sa famille ne discuta point. Il serait boxeur. Le don de la fée Boxette avait agi trop évidemment pour qu'on hésitât. Nénesse partit pour Paris où il suivit les cours des maîtres les plus réputés. Il ne comprit pas les moindres

éléments élémentaires de leurs démonstrations ; mais qu'en eût-il fait ? Il était le génie de la boxe.

Après trois mois de cours qui ne lui apprirent rien, il résolut, sur le conseil d'Hector, son manager, de répondre à la provocation que le champion national, l'illustre Truientier, lançait à tous les amateurs et professionnels de la grande république. La rencontre eut lieu à Long-pré, au milieu d'une multitude trépidante et haletante. L'illustre Truientier commença par démolir cinq adversaires, puis vint le tour de Nénesse de se mesurer avec lui. Au bout de dix secondes, l'illustre Truientier, couché sur le dos, râlait des flots de sang noir, et n'était plus entier du tout. Son œil gauche gisait à cinq mètres de lui, les trois quarts de ses dents s'éparpillaient alentour, et toutes ses côtes brisées lui perforaient les poumons. Ce fut alors un long délire dans la foule, et d'interminables hurlements d'admiration. Tout stupide qu'il fût, Nénesse crut comprendre qu'il venait d'accomplir une grande chose et il ressentit un vague et sombre sentiment d'orgueil. Il fut proclamé champion national, et son portrait, revu et corrigé, parut le lendemain dans tous les journaux. On fit d'ailleurs à Truientier de grandioses funérailles.

Sur les conseils d'Hector, son manager, Nénesse jugea opportun de provoquer à son tour, et de jouer le championnat du monde. Le noir Kiriki était un colosse formidable qui ne comptait que des victoires, et à qui nul n'osait disputer sa couronne de prince de la boxe sur notre planète ; il accepta le défi, et l'enjeu se débattit en terre américaine. Cinq cent mille spectateurs entouraient l'arène, parmi lesquels le grand monde de la politique, de la finance et de l'industrie, quatre mille journalistes, et un millier de tourneurs de films. Le spectacle dura quinze secondes, après quoi le noir Kiriki, rougi de son sang, rendait son âme dans la sciure. Nénesse dut se débattre contre l'asphyxie à laquelle allait le condamner l'entassement des fleurs qu'on lui jeta, et il entendit à peine les clameurs de la foule enivrée. Puis on

le proclama champion du monde. On parla de lui comme jamais on avait parlé d'un homme depuis la création d'Adam.

L'amour de la gloire est si fort au cœur humain, quand il s'agit de courir à un noble but, que les concurrents ne manquèrent pas pour lui disputer son titre. Mais dans l'espace d'une année, soixante huit combats, tous suivis de la mort de ses adversaires, lui assurèrent la royauté incontestable et l'empire de la boxe dans tout l'orbe des terres.

C'est ainsi que Nénesse, qui était en âge de se marier, devenait le parti le plus avantageux qu'on pût rêver, et qu'on lui fit les plus extraordinaires avances. Il était si bête que ça lui était bien égal. Mais sur les conseils d'Hector, son manager, il se décida d'accepter parmi des milliers de jeunes soupirantes, tant de la plus vieille noblesse du vieux monde que parmi les filles des plus nouveaux riches du nouveau monde, la délicieuse Miss Aurore Bow-Real, fille du multi-milliardaire américain, qui, comme on le sait, prêta, en 1917, des sommes fabuleuses aux nations belligérantes, et régita à son gré le sort du commerce mondial. Ce potentat n'éprouva jamais une fierté aussi intense que le jour où le boxeur daigna accepter son Aurore.

Toujours aussi nul qu'on peut l'être, Nénesse est arrivé au faite de la gloire et au comble de la richesse, cependant que ses anciens camarades d'école, « avec leurs diplômes de licenciés et de docteurs dans leur poche », et l'ensemble de leurs qualités intellectuelles et morales, meurent de faim, les uns à droite — et les autres à gauche.

Pierre AULAIR.